



Neil COOKE, Vanessa DAUBNEY (

éd

.), *Lost and Now Found: Explorers, Diplomats and Artists in Egypt and the Near East* ; Han LAMERS, Bettina

REITZ-JOOSSE, *The Codex Fori Mussolini: A Latin Text of Italian Fascism* ; Helen ROCHE, Kyriakos DEMETRIOU (

éd

.), *Brill's Companion to the Classics, Fascist Italy and Nazi Germany*

Monique Dondin-Payre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/8139>

DOI : 10.4000/anabases.8139

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 9 novembre 2018

Pagination : 363-367

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Monique Dondin-Payre, « Neil COOKE, Vanessa DAUBNEY (éd.), *Lost and Now Found: Explorers, Diplomats and Artists in Egypt and the Near East* ; Han LAMERS, Bettina REITZ-JOOSSE, *The Codex Fori Mussolini: A Latin Text of Italian Fascism* ; Helen ROCHE, Kyriakos DEMETRIOU (éd.), *Brill's Companion to the Classics, Fascist Italy and Nazi Germany* », *Anabases* [En ligne], 28 | 2018, mis en ligne le 09 novembre 2018, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/8139> ; DOI : 10.4000/anabases.8139

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Anabases

Neil COOKE, Vanessa DAUBNEY (éd.), *Lost and Now Found: Explorers, Diplomats and Artists in Egypt and the Near East* ; Han LAMERS, Bettina REITZ-JOOSSE, *The Codex Fori Mussolini: A Latin Text of Italian Fascism* ; Helen ROCHE, Kyriakos DEMETRIOU (éd.), *Brill's Companion to the Classics, Fascist Italy and Nazi Germany*

Monique Dondin-Payre

RÉFÉRENCE

Neil COOKE, Vanessa DAUBNEY (éd.), *Lost and Now Found: Explorers, Diplomats and Artists in Egypt and the Near East*, Oxford, Astene-Archaeological Press, 2017, 310 p., 32 euros / ISBN 978-178491-627-5.

Han LAMERS, Bettina REITZ-JOOSSE, *The Codex Fori Mussolini: A Latin Text of Italian Fascism*, Londres-Oxford, Bloomsbury Academics, 2016, 139 p., 34,39 euros (broché) / ISBN 978-147422-695-0.

Helen ROCHE, Kyriakos DEMETRIOU (éd.), *Brill's Companion to the Classics, Fascist Italy and Nazi Germany*, Leiden, Brill, 2017, 471 p., 182 euros (relié) / ISBN 978-900424-604-1.

- 1 Si l'historiographie, aujourd'hui conçue non plus comme l'enregistrement de l'histoire mais comme la réflexion sur sa conception et sa pratique, occupe une place essentielle dans le métier d'historien, il est des domaines dans lesquels son rôle est particulièrement fondamental, comme les événements contemporains le rappellent de façon pressante. Le regroupement de ces trois volumes illustre parfaitement sous quelles formes et avec quelle diversité d'approches on peut envisager la pratique historiographique.
- 2 D'abord, ce qu'on pourrait appeler le « premier stade » : l'Association pour l'étude du voyage en Égypte et au Proche Orient (ASTENE), dont la fondation assez récente (en 1997) témoigne précisément de la popularité du domaine, publie une collection dont ce dernier volume, *Lost and now found*, se focalise sur des destinées individuelles. Il regroupe une vingtaine de présentations, dont le point commun est l'aire géographique concernée, Égypte et Proche Orient. Les voyageurs sont historiens amateurs, artistes ou curieux : le peintre prussien Max Weidenbach (1823-1880) qui partit à 19 ans en Égypte pour s'y occuper d'épigraphie, dont le manuscrit fut retrouvé en Australie où il avait émigré (S. Binder, B.G. Ockinga) ; Edmond G. Reuters (1845-1881), peintre suisse qui exploita ses dessins de monuments et de plantes pour ses réalisations au sein du mouvement Arts and Crafts (H. Virenque). Le Bostonien Henry Humphrey (1809-1851) voyageait pour son plaisir (aucune photographie n'est intégrée à la présentation intitulée « ...at the Dawn of Photography » !, A. Oliver) ; le séjour en Égypte de lady Augusta Gregory (1852-1932) avec son mari (C. McGlynn) ne mérite une mention que par une caractéristique sans rapport avec le voyage en Égypte : elle fut une écrivaine irlandaise connue. Quelques récits confinent aux aventures policières (le conflit Buckingham/Bankes en 1826, D. Boyer ; les officiers de la Compagnie des Indes orientales qui mêlent observations sur l'environnement, recherche de voies commerciales, et péripéties romantiques ou à suspense, J. Starkey). Ils alternent avec des figures de voyageurs motivés par des préoccupations plus définies : géographie biblique (S. Cohen), histoire militaire (A.W. Kinglake et lady Stanhope, P. Starkey), exploration architecturale (Waddington et de Vogüé, S. McGuirk). D'autres contributions s'intéressent à des lieux plus orientaux : secondaires comme le village grec de Mani, au sud du Péloponnèse, évoqué parce qu'il offre à l'auteur, John Chapman, l'occasion d'aborder la figure originale de Patrick Leigh Fermor (1915-2011), aristocrate anglais bien né et dilettante, écrivain, espion, militaire (toutes informations qui ne sont pas données), l'admiration et l'amitié prenant le pas sur la vision historique. Même si l'influence de la connaissance des pays « exotiques » sur les œuvres est affirmée, l'importance respective de l'Égypte et de l'Orient sur les protagonistes, autant que leur impact personnel sur ces contrées, ne sont pas mis en évidence. La lecture est plaisante, agréable par la diversité et l'alacrité de certains passages, un index permet de se repérer dans le foisonnement des personnes et des lieux, mais l'ensemble privilégie l'anecdote aux dépens de l'analyse historique : une conclusion synthétique aurait donné une valeur ajoutée à ces textes très éclatés.
- 3 En apparence le mince ouvrage de H. Lamers et B. Reitz-Joosse s'inscrit aussi dans le minimalisme (*The Codex Fori Mussolini: A Latin Text of Italian Fascism*, avec bibliographie,

chronologie et index) ; du moins le titre pourrait le laisser imaginer puisqu'il s'agit d'un unique et très court manuscrit, mais quel manuscrit ! Un des éléments les plus spectaculaires subsistant de la restructuration de la Ville par Mussolini est l'ensemble du Foro italico, dont l'entrée est marquée par un obélisque spectaculaire, au centre de l'actuelle place Lauro de Bosis (poète qui, aux commandes de son avion, jeta en 1931 des tracts anti-fascistes sur Rome). Cet obélisque gravé de l'inscription MVSSOLINI DVX pourrait n'être qu'une des preuves de l'échec de la *damnatio memoriae* appliquée au dictateur [la députée Laura Boldrini a demandé en 2015 en vain sa mise à bas]. Mais il est réputé être plus que cela : Mussolini y a fait placer des pièces d'or et un texte rédigé en latin par le philologue Amatricci, membre de l'Istituto di Studi Romani. Cette initiative n'est pas une innovation : depuis des temps très anciens, et spécialement dans l'antiquité, des dépôts étaient enfouis dans les fondations des édifices sacrés, comprenant des espèces monétaires ; ici il s'agirait sans doute plutôt de médailles commémoratives, qui accompagneraient l'apologie. Ce qui frappe est la profondeur du secret qui a entouré cette initiative : les auteurs ont dû faire une enquête serrée pour trouver le texte ou plutôt les très rares versions qui en ont été diffusées, et pour établir celle qui a sans doute été retenue. Sans la part de mystère qui entoure cette opération, elle ne serait qu'une manifestation de *romanità* banale comme on en connaît de nombreuses dans l'Italie fasciste. C'est d'ailleurs cette facette énigmatique qui a attiré l'attention de la presse d'information qui a consacré moult articles à cette publication. De fait, bien que les auteurs se soient attachés à retracer le contexte historique et architectural de l'opération, bien qu'ils exposent les sources à partir desquelles ils ont reconstitué l'intitulé, on ne peut nier que la qualité de l'enquête nourrit précisément le doute : comment se fait-il que, alors que les premiers coups de pioche, les lancements d'opération urbanistiques ou commémoratives par Mussolini ont donné lieu à tant d'images et de reportages de propagande, celle-ci soit restée dans une telle opacité qu'on en ignore absolument tout ? Il semble que personne n'atteste y avoir participé, qu'aucune archive ne la relate. On ne sait où aurait été placé ce dépôt, pas même s'il est vraiment sous l'obélisque ; on ne sait de quoi il est constitué exactement puisque le nombre et la nature des « pièces » sont hypothétiques. Les modalités et le but de l'opération restent très intrigants : l'autoritarisme des dictateurs se manifeste d'ordinaire de façon plus évidente ; quelles étaient les intentions de Mussolini en mettant sur pied cette opération très simple, mais ignorée de tous ? Se rattacher à des pratiques anciennes n'est jamais qu'un moyen d'imposer au peuple des symboles destinés à justifier et à renforcer le pouvoir ; dans cette optique, comment ce contrepied occulte du coutumier étalage des métaphores mussoliniennes peut-il se justifier ? Les auteurs pensent avoir trouvé une explication : Mussolini ne ciblait aucunement ses contemporains ; le message serait destiné à une postérité indéterminée, autrement dit à l'éternité, pour faire connaître la grandeur du fascisme ; un peu comme on enterre, le plus souvent dans des circonstances troublées, des souvenirs, un journal, dans l'espoir qu'ils seront accessibles aux générations futures. Mais des individus n'ont pas la même visée mémorielle que la puissance publique : si le dépôt est dévoilé, cela implique que l'obélisque est mis à bas, donc que le fascisme s'est écroulé. Comment peut-on à la fois s'inscrire dans l'immortalité et dans la disparition ? En l'absence de documents qui préciseraient les modalités, donc la réalité inattaquable de la procédure, celle-ci paraît problématique. Un esprit rationnel ajouterait volontiers que le texte, abscons, vague, amphigourique, dont la compréhension nécessite aujourd'hui de nombreuses notes, n'aurait aucune chance d'être compris dans un futur lointain. On est bien loin du parallèle qui vient spontanément à l'esprit des antiquisants : le testament

d'Auguste. Concret, factuel, chiffré, descriptif, celui-ci demande des explications techniques pour les non-spécialistes, mais son propos est parfaitement intelligible. Il est vrai qu'à la différence du codex de l'obélisque, il était placé à la vue de tous. S'il a bien été dissimulé quelque part dans le *foro Italico* (les auteurs n'envisagent aucune autre éventualité), au lieu de l'insérer dans une contemporanéité qu'il exècre, le Codex extrait Mussolini de la dimension temporelle, il le fait entrer dans une dimension autre que le passéisme qu'il exècre ; la *Roma Mussolinea* serait introduite dans une éternité, sans partage, gommant le fait que le fascisme qui l'a créée s'est effondré.

- 4 Le volume de la collection des Guides des études classiques que Brill consacre à l'Italie fasciste et à l'Allemagne nazie (*Brill's Companion to the Classics, Fascist Italy and Nazi Germany*) fournit des pistes de réflexion souvent synthétiques sur les modalités, les finalités, les références à l'Antiquité auxquelles se livraient les régimes fascistes. Le processus est connu, mais la diversité des contributions permet de comparer les pratiques des deux régimes. La situation était, naturellement, plus simple en Italie où la revivification du passé romain ne demandait ni imagination poussée ni construction intellectuelle alambiquée. Une fois admis les profits de la revivification de l'histoire antique, la mise en œuvre protéiforme perceptible par le peuple auquel elle s'adressait ne demandait guère d'imagination. Elle nécessitait des moyens matériels et financiers importants, la motivation ou, parfois, la contrainte des intellectuels, enseignants, artistes, et un pouvoir illimité de restructurer l'espace. Le référent historique s'imposait de lui-même. C'est pourquoi les processus mis en place en Italie pour fasciser l'identité nationale en l'associant à l'Antiquité comportent des volets à la fois superficiels et quotidiens : le salut romain, réputé être inspiré de l'Antiquité, adopté ensuite par les partisans d'Hitler ; le pas romain, connu comme pas de l'oie, qui connut la même extension, quand le calendrier fasciste, un calendrier grégorien adapté aux repères mussoliniens, resta cantonné à l'Italie ; les faisceaux ; les figures de la louve ; la division des chemises noires en manipules et centuries. Quand Mussolini déclarait : *Civis Romanus sum*, il voulait dire « Nous, Italiens, sommes tous des citoyens romains qui avons un droit naturel sur la Méditerranée ». Restait à faire vivre par la population cette réalité toute virtuelle ; d'où les pratiques signalées plus haut, accompagnées de décisions impactant plus profondément la société : la pratique du latin, qui n'est pas qu'une lubie mais qui imprègne la vie puisque les études, les discours, les expressions publiques, les dédicaces et maximes sur les monuments sont en latin. L'important n'étant pas une maîtrise grammaticale de la langue, mais une imprégnation qui fait de l'Italie la fille de Rome antique, comme le souhaitait l'artisan de l'unité, Garibaldi ; la marche sur Rome de 1922 est égalée au passage du Rubicon par César, bien avant l'avènement du fascisme, la *romanità* est exaltée depuis bien longtemps (J. Nelis, p. 133-156). Les spécialistes de l'antiquité, philologues, archéologues, historiens, n'ont, naturellement, pas vu d'un mauvais œil cette mise au premier plan de leur spécialité (D. Piovan, p. 82-105). Les fouilles, expositions, crédits de publication, constitutions de musées ne pouvaient que rencontrer leur approbation. J. Arthurs (p. 157-177) met ainsi en évidence que, au-delà de l'exercice de propagande qu'on a vu dans la *mostra augusteza della Romanità* célébrant le bimillénaire d'Auguste en 1937, se manifeste une réelle préoccupation scientifique, et que le matériel est en partie bien antérieur à l'ère fasciste, rassemblé pour l'exposition de 1911 montée à l'occasion du 50^e anniversaire de l'unité italienne. Alors, R. Lanciani, scientifique prestigieux, fit réaliser et réunir une énorme collection de copies en plâtre du monde entier pour prouver la place fondatrice de Rome dans la civilisation occidentale. Le résultat atteignait un niveau

tel, par son exhaustivité et la qualité des pièces, qu'il donna naissance au *museo dell'Impero romano*, puis, enrichi par la *mostra augustea*, au *museo della Civiltà Romana*, dirigé par Giglioli, élève de Lanciani et fervent fasciste. Ce musée, qui contraste avec les prestigieux établissements romains peuplés de pièces authentiques, est un outil de diplomatie culturelle intérieure, puisqu'il est accessible aux visiteurs non spécialistes, et extérieure puisqu'il rappelle que les monuments romains parsèment le monde occidental. L'*Istituto degli studi romani* installé sur l'Aventin, moderne, bien organisé, actif, contribue à la vigueur des études latines. Cet extraordinaire essor des pratiques scientifiques, les fouilles prestigieuses qui ont transformé le paysage de Rome antique (le mausolée d'Auguste, la zone des *fora* spécialement) ont une portée savante indiscutable, quelque biaisée qu'ait été leur motivation. Même si l'activité des archéologues n'a, en dehors de la persécution des juifs, pas été affectée par l'idéologie du régime, même si la présentation des sujets y est altérée par l'idéologie ambiante (bilan par S. Altekamp, p. 289-324), on ne saurait établir d'équivalence entre l'archéologie fasciste italienne et l'archéologie nazie : le lien avec la romanité n'étant pour les populations allemandes pas synonyme de domination mais de sujétion, le parallèle est donc inenvisageable. L'Allemagne s'appuya sur des travaux antérieurs, spécialement sur des analyses linguistiques, pour construire le concept aryen, ou plutôt nordique (F. Wiedemann, p. 31-59) et eut recours à l'idéal spartiate pour pallier l'incompatibilité avec la Germanie romaine. Après une période d'inquiétude générée par le mépris professé envers les activités intellectuelles, les langues anciennes bénéficièrent d'une revue, très axée sur la philologie, contrôlée par l'union des professeurs nazis, qui eut soin d'orienter l'interprétation des textes conformément à l'idéologie (H Roche, p. 238-263). En revanche, les travaux architecturaux, urbanistiques, structurels sont proches en Italie et en Allemagne qui s'est inspirée de la péninsule (en 1938 Hitler visite Rome, accueilli par le roi Victor Emmanuel III et Speer prévoit un remodelage de Rome), car, outre la statuaire qui met en valeur la « masculinité gréco-romaine » et le « corps classique » (D. Wildmann, p. 60-81), depuis longtemps vénérés en Allemagne, tous se réfèrent aux canons antiques (ou plutôt à l'image qu'ils s'en sont forgée) privilégiant le grandiose, le rectiligne, le spectaculaire, les colonnades et les places immenses, les perspectives qui traduisent l'autorité et la grandeur du chef et du peuple (F. Marcello, p. 325-369 ; I. Boyd Whyte, p. 404-434 ; J. J. Fortuna, p. 435-456). Même si des contributions synthétiques de fond cohabitent avec la présentation d'aspects plus partiels, ce volume constitue une fertile base de réflexion sur les modalités d'asservissement à des idéologies, quelles qu'elles soient, de l'histoire, de l'archéologie, de la philologie, qu'on pourrait imaginer protégées par leur intemporalité. La distinction entre capitulations mineures et adhésion active n'est pas facile, le truquage des sources pour les faire coïncider avec la propagande paraît léger, la fragilité de la ligne qui sépare exploitation idéologique du passé du traitement scientifique est mince : rigoureux scientifiquement, ce volume est une salutaire mise en garde et un encouragement à la vigilance.

AUTEUR

MONIQUE DONDIN-PAYRE

CNRS

dondin_payre@club-internet.fr